

L'estran des lions de Chine

J'y vais pour ces choses qu'on oublie quand on ne les voit pas : les cimetières. Pas les cimetières habituels, familiaux, ordonnés, décorés de bouquets, agrémentés de chapelles, surchargés d'ex-voto. Non.

J'y vais pour respirer les embruns, écouter les cormorans, tenter d'apercevoir au loin, aplatis sur l'horizon, quelques veaux marins alanguis sur une mollière.

J'y vais pour sentir, sous les pieds nus, cette terre gorgée de mer plusieurs heures avant le flux.

J'y vais parce que c'est mon pays : Marquenterre. Littéralement la mer dans la terre. Parce



que j'ai souvenir qu'à chaque pas un homme est mort ici, peut-être un parent, peut-être un aïeul, sucé par la vase pour s'être distrait trop longtemps à ramasser des coques. Très loin là-bas, au plus profond de l'estran, je perçois le

roulement de l'ogre qui songe à dévorer la terre. Sept kilomètres à rendre au flot qui prépare son galop. Un quart d'heure pour rejoindre Le Crotoy ; son havre que ne saurait déjà plus voir un touriste : une minuscule pointe noire, repère à ne pas perdre dans la brume qui monte.

J'y suis. Et m'en retourne prestement. Dans quelques minutes les cavales de Poséidon offriront le spectacle de leur rush

débridé aux âmes mortes de l'estran puis s'efforceront de ravir à la rive nord de la baie les mânes des coolies trépassés sur ce littoral. Le saviez-vous ? Nolette, commune de Noyelles-sur-mer. Le plus grand cimetière chinois d'Europe. Parce que de 1916 à 1919 l'Empire du milieu vendit



aux alliés des centaines - peut-être des milliers - de paysans pauvres pour accompagner l'effort de guerre puis déminer les riches terres à blé saccagées par la guerre. Ils disparurent très tôt, très vite, de maladies : diphtérie, tuberculose puis la trop fameuse et mal nommée « grippe espagnole » mais surtout - ce qui fut longtemps tenu pour secret militaire - « d'incidents » au travail : manquement à la discipline, mine détectée trop tard, mal signalée, erreur de manipulation, fracas.

Comme un vase Ming émiétté dans l'opalescence du littoral picard. Un corps disloqué jette ses derniers feux. Quelques débris épars. Une tombe anonyme.

Un lion de Chine, en bout d'allée, veille.

J'en reviens. J'en termine. Un coulis d'air frais m'agresse par travers au pied de la muraille. Sa bise glaciale me donne quitus de la fureur du flot qui derrière moi s'enfle et rugit. À ma droite, venue du fond de l'océan, la charge irrépressible repousse les eaux de la Somme en un mini mascaret. Par bâbord, elle se fracasse puis se vautre au pied des remparts du cœur de la ville.

Je gravis les marches. Progresse de trois pas vers le falot flavescent de l'enseigne du *Bar des Pêcheurs*, dégage puis enfile les grosses chaussettes de laine et les bottes que j'avais laissées au bord du quai sous un plastique coincé par deux galets.

La nuit sera froide, lourde de pluie, habitée de dragons et de chimères fantasmagoriques : lions de gueules¹ qu'estompe la mémoire défaillante toute ensuquée de nuit.

Albert Dégardin ,

Saint-André le 2019-07-27 ©



¹ Gueules : (héraldique) rouge